

saient une angoisse muette ; ils comprenaient trop que leur plus rude épreuve n'était pas encore subie.

Le citoyen Fabricius posa la main sur le bouton d'une porte.

— Il nous reste encore à visiter cette chambre.

Le vieillard répondit avec une vivacité mêlée d'émotion :

— Elle ne renferme aucun papier, je vous le jure.

— C'est possible, mais elle est habitée.

— Par ma femme... une femme malade que tueraît une violente émotion.

— Bah ! fit Fabricius, si elle meurt, ce ne sera jamais qu'une aristocrate de moins.

Une dernière fois le jeune homme fut tenté d'appeler la force à son aide, mais son père lui dit d'une voix grave :

— La dignité dans le malheur est une vertu, mon François.

Puis se retournant vers les sectionnaires, le vieillard ajouta :

— Vous pouvez vous fier à ma parole, je ne chercherai point à m'évader ; je réclame seulement le droit d'avertir ma compagne du sort que vous lui réservez.

Loizerolles ouvrit, puis il referma doucement la porte de la chambre de sa femme.

Tout au fond, dans une alcôve tendue de soie ramagée, une femme pâlie par la souffrance, se tenait appuyée du coude sur les oreillers. Trop faible pour se lever, mais dévorée d'inquiétude, elle écoutait les pas et les voix des sectionnaires poursuivant leur perquisition.

Quand elle aperçut son mari, la malade poussa un cri de joie.

— Simon, fit-elle, que se passe-t-il, tu n'es pas seul ?

— François est avec moi, répondit le vieillard.

— Mais ce n'est pas François qui élève une voix menaçante ? Parle ! parle ! Simon, si mon corps est faible, je suis vaillante par le cœur !

— Je le sais depuis que tu es ma femme.

— Ta liberté est-elle menacée ?

— Hélas ! répondit le vieillard, je ne suis pas perdu seul. Mon imprudence vous a tous compromis, sacrifiés, peut-être...

— Quand ? comment ? demanda la malade.

— Tout à l'heure, au cimetière de la Madeleine, où je priais sur la tombe du roi...

— Tu as été surpris ?

— Surpris et arrêté !

La malade porta vivement la main à sa poitrine.

— Arrêté !

Elle ajouta, en regardant son mari avec une angoisse croissante :

— Tu parlais de François...

— Hélas ! on n'a pas séparé le fils du père.

— Aide-moi, Simon, dit la malade d'une voix ferme, si mon mari est arrêté, je le suis aussi ; si mon mari est suspect, je suis suspecte comme lui ; si l'on conduit mon mari à l'échafaud, je dois monter dans la même charrette.

— Chère et admirable femme ! dit le vieillard.

Avec une force et une promptitude que son état rendait presque miraculeuses, la vaillante créature s'habilla, s'enveloppa d'une mante de soie, jeta un fichu de point d'Espagne sur sa tête, détacha de la muraille un petit crucifix, puis, s'appuyant sur le bras de M. de Loizerolles, elle lui dit en souriant :

— Je suis prête.

Le vieillard éprouva un attendrissement profond. Il mit un baiser plein de respect affectueux sur le front de sa femme, puis ses yeux parurent passer la revue des objets familiers remplissant cette chambre. Ils s'arrêtèrent sur un pastel, représentant une femme dans l'éclat de sa dix-huitième année, costumée en bergère, et s'appuyant sur une houlette enrubannée.

— Je t'aimais bien ! dit M. de Loizerolles à sa femme, je t'aimais bien, quand ce portrait traduisait à peine le charme de ton visage, mais aujourd'hui, je te chéris cent fois mieux. Ici même, je tiens à te le dire, car ici s'est passée la moitié d'une vie que tu fis heureuse entre toutes les vies. Ton affection et ton dévouement méritaient mieux que le sort qui t'attend, et qu'hélas ! j'ai attiré sur toi.

— Ne t'accuse pas, répondit la malade ; quel que soit le motif entraînant ton arrestation et la mienne, j'approuve ta conduite, car tu ne peux avoir agi que suivant les lois de l'honneur. Ton bras, Simon, offre-moi ton bras comme à la cour de Versailles. La persécution et la mort n'effraient que les coupables et les lâches.

Le vieillard ouvrit la porte et dit aux sectionnaires :

— Nous voici, messieurs, marchons.

Alors seulement la femme courageuse qui suivait sans regrets et sans peur son mari, aperçut son fils, et comprit que lui aussi se trouvait compromis.

— François ! murmura-t-elle, pauvre François !

— Remercions Dieu de ne point nous séparer ! répondit le jeune poète.

— Allons ! en route, les aristocrates ! dit un sectionnaire.

— Vous vous expliquerez au Comité révolutionnaire ! ajouta un piquier.

A cette époque, toute salle de Comité s'ouvrait sur une prison, et l'on ne quittait la prison que pour aller à la mort.

Alors toute autorité, s'arrogeant le droit d'arrêter les suspects, possédait une vaste chambre près du lieu où elle se trouvait établi : la maison de la police et la municipalité en possédaient également.

Dans ces pièces plus ou moins vastes, se tenaient en permanence deux ou trois hommes habillés de carmagnoles, coiffés de bonnets phrygiens. Les espions, les observateurs de l'esprit public et les patriotes leur amenaient des victimes par fournées incessantes ; au Jacobins, surtout, où les membres de ce groupe se faisaient remarquer par une férocité inouïe.

Ce fut au Comité le plus voisin du domicile de M. de Loizerolles que l'on conduisit le vieillard, sa femme et son fils.

Au moment où les prisonniers pénétrèrent dans cette salle, le citoyen Fabricius était en train d'éblouir le cabaretier qui lui tenait compagnie, en lui communiquant son appréciation sur les mœurs nouvelles, amenées par la révolution. Fabricius, ancien clerc de bailliage, en avait rapporté l'esprit de chicane et d'argutie. Une grande soif de jouissances, une ambition sans bornes en avait fait dès l'origine un partisan d'un gouvernement de sang et de violences. Il s'improvisa orateur de la rue et des clubs, et grâce à une façon assez habile de grouper les phrases sonores, il parvint à fasciner plus d'un ignorant, et à se créer une sorte de popularité.

Le chef des sectionnaires s'avança vers lui.

— Citoyen Fabricius, dit-il, nous venons de remplir un devoir sacré en arrêtant un ami de Pitt et Cobourg, sa femme et son fils. L'aristocrate était agenouillé sur la tombe du tyran Louis Capet, dont le peuple libre a fait justice.

Fabricius et Hannibal, le cabaretier, se redressèrent, afin de se donner une attitude en rapport avec leur rôle.

Ce fut le clerc de bailliage qui procéda à l'interrogatoire :

— Quel est votre nom ? demanda-t-il au vieillard.

— Jean-Simon-Avit de Loizerolles.

— Votre âge ?

— Je suis né à Paris, en 1732.

— Vous avez servi le tyran ?

— J'ai eu l'honneur d'obtenir et de garder la confiance du roi Louis XVI, dont je porte le deuil... Si vous souhaitez connaître mes états de service, les voici : — En 1771, lors de la lutte de la Cour et des Parlements, ces Cours étant tombées en désuétude, je cessai de plaider, et M. le duc de Choiseul me fit nommer intendant de l'Île de Corse. — En 1787, je fus créé conseiller d'Etat. — La même année, sur le rapport de M. de Paulmy, conseiller de la reine, je fus chargé par celle-ci d'un travail spécial...

— Sur quel sujet ? demanda Fabricius.

— Sur les *Prérogatives des reines de France*.

— Un éclat de rire d'Hannibal interrompit le vieillard.

— Ton affaire est réglée, dit Fabricius.

Il se tourna vers la femme de Loizerolles :

— Et toi, citoyenne ?

— Les opinions de mon mari sont les miennes, répondit la noble femme ; je garde un respectueux souvenir de Louis XVI et de Marie Antoinette, et je demande à partager le sort de M. de Loizerolles.

— Accordé ! répondit Fabricius.

Le clerc s'adressa ensuite au jeune homme :

— Après le loup et la louve, c'est le tour du louvard.

Si tu ne t'entêtes pas dans les opinions de ta famille, si tu renies ses crimes, la Nation, dans sa magnimité, pourra te témoigner de l'indulgence.

— Je n'en demande pas, répondit le poète.

— Tu pourrais devenir soldat reprit Fabricius, faire partie d'un club.

— Je ne te demande pas de conseil, ajouta fièrement François.

— Soit ! ton âge ?

— Vingt ans.

— Ton nom ?

— François-Simon de Loizerolles.

— Ta profession ?

— Je suis poète, comme André de Chénier, mon ami.

Fabricius traça rapidement quelques lignes qu'il remit à un sectionnaire, puis s'adressant au vieillard :

— On examinera tes papiers, citoyen, quoique la preuve de tes conspirations avec l'étranger et de ton attachement au tyran se trouve dans tes réponses mêmes. En attendant, en route pour la section du Jardin-des-Plantes.

Simon de Loizerolles serra la main de sa femme, reprit sa place au milieu des piquiers, et la petite troupe suivit le chemin indiqué par le citoyen Fabricius.

Cécile et la comtesse de Civray frappées dans leurs affections les plus chères, mais libres encore, et capables de s'occuper du salut de leurs amis, n'eurent qu'un seul désir : celui de venir en aide à la famille qui les eût accueillies sans se soucier de se compromettre, si une réunion fatale de circonstances ne les avait fait arrêter à l'instant même où la comtesse allait frapper à leur porte.

— Cela portera bonheur à Henri si nous nous dévouons pour les autres, dit Mme de Civray. Il s'agit d'apprendre où on va conduire nos amis.

— Les deux femmes se prirent le bras, et suivirent de loin les piquiers.

Au moment où la famille de Loizerolles quittait la salle de la section du Jardin-des-Plantes, un des hommes qui devaient la conduire en compagnie d'un groupe de suspect, s'écria :

— A la prison Lazare ! Tout regorge ailleurs.

— Tu entends ? demanda la comtesse à Cécile... à Saint-Lazare ! où l'on a enfermé mon fils... Henri aura du moins la consolation de se trouver au milieu de ses amis...

— Qu'allons nous faire, ma tante ? demanda Cécile.

— Nous rapprocher de la prison d'Henri.

Elles s'empressèrent en pleurant et redescendirent du côté de la prison.

L'horrible déception qui venait de briser le cœur du comte d'Henri de Civray laissait au fond de son âme un tel désespoir qu'il songea, avec une sorte de soulagement, qu'une mort prompte ne pouvait manquer de suivre rapidement son incarcération. L'unique vœu qu'il formait encore était de cacher à sa mère une condamnation imminente, et de l'obliger à quitter la France, dans l'espérance de le rejoindre à la frontière.

Robert Comtois, que son intérêt devait rendre complice de cette fraude, l'entretenait dans ce projet durant la nuit qu'ils passèrent du Comité qui les déclara suspects, aux différentes prisons, à la porte desquelles frappèrent inutilement leurs gardiens, avant de trouver place à la prison Lazare.

On poussa Henri de Civray et Robert dans une chambre sans meubles ; mais, comme Robert glissa une pièce d'or dans la main de celui des hommes qui paraissait le plus récalcitrant, on promit pour le lendemain aux prisonniers un logis plus commode.

Peu importait en ce moment à Henri dans quel lieu il se trouvait, et ce qui allait lui devenir. Il songait à sa mère pour la plénier, à Jeanne pour la maudire, Il se souvenait, avec une tristesse navrante, des rêves